

René Monzat

Journaliste

Les courants de l'extrême droite. Les deux racines idéologiques de l'extrême droite française.

Parler d'« extrême droite » au singulier est une erreur, tant cette mouvance idéologique et politique est hétérogène. De cette nébuleuse, deux mouvances majeures ressortent néanmoins : celle, maurrassienne, du royalisme et du traditionalisme catholique, et celle, formalisée principalement par la Nouvelle Droite, centrée sur la défense d'une identité européenne ethnicisée.

L'extrême droite française, comme ses consœurs d'extrêmes droites ou populistes xénophobes européennes est une incarnation contemporaine, moderne, des droites révolutionnaires, ou des courants de la révolution conservatrice.

Elle exploite un corpus idéologique riche et pluriel. Cet univers idéologique n'est maîtrisé que par une partie de ses cadres, soit quelques centaines ou milliers de personnes. Les 40 000 militants en connaissent des éléments partiels. Les cinq millions et demi de personnes qui ont voté pour Jean-Marie Le Pen, le 5 mai 2003, en ignorent absolument l'existence.

Cet univers est structuré autour de deux piliers, deux axes fondamentaux.

Le premier est catholique traditionaliste et nourri par la vision du monde de Charles Maurras (1862-1952). Le second postule que les acteurs de l'histoire sont des communautés à base ethnique, et l'une de ses reformulations contemporaines a été effectuée par le courant désigné par les termes « Nouvelle Droite », au sens étroit, français du terme, c'est-à-dire issu de la matrice politique du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne).

S'intéresser aux courants de l'extrême droite, c'est-à-dire aux références idéologiques des familles politico-culturelles et religieuses qui la constituent, revient à s'avancer sur un terrain miné. Ce terrain est ignoré des journalistes, quasiment vierge du point de vue universitaire, puisque les travaux fondateurs en la matière portent tous sur le passé. Il est de plus l'objet de controverses implicites et mal formulées.

Extrême droite ?

Le concept d'extrême droite est en lui-même un problème. L'appellation extrême droite est commode, mais en même temps source de confusion.

Le premier problème gît dans l'emploi du singulier. En effet, il n'existe pas une extrême droite mais des extrêmes droites, plusieurs cultures politiques distinctes voire antagoniques à l'extrême droite du champ politique.

Deuxième problème : l'extrême droite n'est pas une droite extrême, la partie la plus à droite de la droite. L'appellation extrême droite peut laisser supposer qu'elle constitue un sous-ensemble de la droite et qu'elle se caractérise par le fait de pousser à l'extrême les valeurs ou certaines valeurs de cette droite. Or il n'en est rien, l'extrême droite incarne une ou plutôt des culture(s) politique(s) antagonique(s) à celle de la droite démocratique et républicaine.

Le troisième problème, le plus grave et le plus intéressant, n'est pas communément perçu en sciences politiques. Le terme extrême droite suppose qu'on se réfère à un classement de tous les courants politiques sur un axe, un continuum droite-gauche. Or, bien que les notions de « droite » comme celle de « gauche » aient un sens, plus exactement une utilité quotidienne, les positions des différents courants d'extrême droite ne se placent pas sur cet axe.

Certes, cet axe droite-gauche fonctionne tant bien que mal si l'on place à son extrémité droite les ultralibéraux et/ou cléricaux, Madelin ou de Villiers, puis la droite libérale, les néo-gaullistes, puis les démocrates chrétiens « centristes et sociaux », les radicaux de gauche, les sociaux démocrates plus sociaux, le PC – plus nationalisateur – et l'extrême gauche. Du plus libéral au plus « collectiviste » des cléricaux aux anticléricaux, des pro-américains aux anti-impérialistes, de la droite bourgeoise aux tenants de la révolution prolétarienne.

Mais si l'on veut placer les thématiques de l'extrême droite sur un tel axe, plusieurs d'entre elles, le libéralisme (qu'elle exècre), la place de l'État (essentielle), le rôle de la bourgeoisie (force de décadence), l'appréciation de la colonisation (une erreur historique aux yeux de l'extrême droite ethniste) viennent bouleverser ce bel ordonnancement.

On peut espérer que cet axe « fonctionnerait » mieux si on le définissait autrement. Il faut alors choisir un critère plus abstrait, qui définirait, en allant de la droite vers la gauche, l'axe suivant : réaction, conservatisme, progrès ou réforme, révolution.

À l'évidence l'extrême droite est certainement par bien des aspects extrêmement réactionnaire car elle se réclame de valeurs d'avant les Lumières, avant la Révolution française. Mais elle entend néanmoins opérer sur la base de ces valeurs une révolution qui ne soit pas un simple retour en arrière, que les cadres de l'extrême droite savent bien être impossible, mais un bouleversement au nom de ses valeurs pour répondre aux problèmes du monde contemporain. Le

FN revendique sa « modernité », et reflète ce faisant une réalité qu'il nous faut analyser. Ainsi le panorama dressé par Albert O. Hirschman dans *Deux siècles de rhétorique réactionnaire* décrit un univers dont les lignes de force ne coïncident pas avec celles des représentations idéologiques de l'extrême droite.

Mais je ne propose pas pour autant d'écarter absolument le terme « extrême droite ». Cette commodité de langage se révèle utile dès lors que l'on en connaît les limites. De plus les formulations alternatives présentent les mêmes faiblesses et ne s'appliquent pas à tout le champ des extrêmes droites : droite antidémocratique, droite contre révolutionnaire, ou au contraire – en apparence seulement – droite révolutionnaire, voire droite radicale.

Une idéologie de type fasciste ?

Parler de courants fascistes se justifie pour souligner la dynamique politique et idéologique de l'extrême droite française. Le terme alors sert à mettre l'accent sur le caractère de droite révolutionnaire, antidémocratique et xénophobe qui cherche sa dynamique politique dans l'alliance de l'exploitation d'un sentiment nationaliste et xénophobe avec l'exploitation politique d'un profond ressentiment social. Cette définition d'autre part s'applique assez efficacement aussi aux droites révolutionnaires européennes d'entre les deux guerres, courants dont le fascisme italien et le nazisme allemand ne furent que des incarnations nationales particulières.

Si on accepte la définition, on peut laisser de côté le terme « fasciste » lui-même. Car pris dans son sens strict, de courants politiquement et subjectivement néofascistes, il ne saurait concerner qu'une minorité des composantes de l'extrême droite. D'autant qu'une partie des partis dits populistes n'étant ni issus ni héritiers de l'extrême droite « néofasciste », les points d'ancrages et de repère sont moins évidents encore.

Le terme « fascisme » fut trop souvent employé comme un instrument de disqualification à l'égard de gens ou de courants qui n'appartenaient à l'évidence pas à cet univers. Il servait donc, et sert encore partiellement, à éviter de réfléchir. Les extrêmes droites et populismes de droite, xénophobes, autoritaires qui prospèrent aujourd'hui en Europe se distinguent radicalement des droites conservatrices ou libérales d'aujourd'hui. Mais ces courants montrent suffisamment de traits communs, qui les distinguent des droites conservatrices, pour qu'il soit légitime de les considérer comme une vraie famille politique. D'autant plus qu'ils commencent eux-mêmes, sans toujours le crier sur les toits, à reconnaître leur nature politique commune. À titre d'exemple un travail de rédaction du texte devant servir de cadre politique d'alliance pour le groupe commun des extrêmes droites issu des élections européennes de 2004 est mené à l'impulsion du FPÖ autrichien. Les discussions qui ont débuté entre

trois partenaires (FPÖ, Lega Nord et Vlaams Blok) se sont élargies au Parti du progrès norvégien, au Parti du peuple danois et au Front national. Les parties prenantes sont qualifiées de « mouvements plébiscitaires d'émancipation », « formations identitaires européennes », ou de « droites populistes ».

Dans cet ensemble l'extrême droite française possède plusieurs particularités. Elle entretient les liens les plus étroits avec son héritage politique, au même titre que le MSI Flamme tricolore italien. Elle a subi une profonde imprégnation par une culture politique spécifiquement française. Cette empreinte maurrassienne, qui va bien au-delà de l'impact des écrits de Charles Maurras lui-même, est non exportable, comme sont non exportables hors de leurs lieux de naissance respectifs les courants russes slavophiles, les courants pangermanistes. Enfin, elle a durant deux décennies réuni dans un même cadre organisationnel, le Front national qui, depuis sa naissance, coalisait toutes les cultures politiques, tous les courants idéologiques de l'extrême droite.

Deux familles idéologiques

Mais la quasi-totalité des courants se rattachent à seulement deux rameaux principaux.

Ces deux cultures fondamentales bornent et organisent le champ des représentations politiques des cadres de l'extrême droite.

Une tradition maurrassienne catholique traditionaliste, de monarchisme tempéré par la nécessité du « compromis nationaliste » qui justifie la collaboration avec les courants d'extrême droite non monarchistes. Elle insiste sur une structure politique et culturelle, une France régie par les valeurs chrétienne, corporatiste et décentralisée, et sur le mythe de « la France, fille aînée de l'Église ». Une culture « Nouvelle Droite » centrée sur les ethnies, européenne au nom d'une Europe indo-européenne, qui ne se revendique pas, ou de moins en moins, du nationalisme.

Ces deux courants sont profondément antilibéraux, méprisent la droite bourgeoise, subordonnent les mécanismes démocratiques à des impératifs supérieurs. Tous deux estiment que les sociétés européennes sont entrées en décadence depuis au moins la période des Lumières. Le premier est sans doute plus une « révolution conservatrice », l'autre plus une « droite révolutionnaire ».

Chacun se nourrit de traditions politiques, culturelles et religieuses anciennes, riches et diverses dans leurs expressions. Chacun d'entre eux se livre depuis une trentaine d'année à un considérable travail de réappropriation de ses propres racines intellectuelles, politiques et idéologiques. Chacun de ces deux piliers se subdivise en multiples rameaux, entretenant des controverses politiques, sur la stratégie, voire des querelles de personnes.

L'héritage de Charles Maurras

La galaxie catholique ou maurrassienne s'appuie sur toute la tradition du catholicisme, des penseurs contre-révolutionnaires et sur la tentative de modernisation de l'idée monarchiste menée par l'Action française.

Edmund Burke (1729-1797), Joseph de Maistre (1753-1821) et Louis de Bonald sont moins lus que l'abbé Augustin Barruel auteur en 1797 des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, lecture conspirationniste de la Révolution française.

Le *Syllabus* et les écrits antilibéraux de l'Église catholique du XIX^e siècle (opposée à la liberté de conscience et au libéralisme politique) sont commentés et réédités.

Charles Maurras enfin dont la prégnance explique à la fois la référence au catholicisme comme la méfiance profonde envers l'Église et la hiérarchie religieuse, méfiance réactivée lors du refus de Vatican II par les catholiques traditionalistes.

La Cité catholique des années 1950 et 1960 et Jean Ousset, en particulier son ouvrage principal *Pour qu'il règne* (1959), ont formé les actuels dirigeants de ce courant.

Les catholiques traditionalistes restés en contact avec le Vatican éditent le quotidien *Présent* dirigé par Jean Madiran et lisent la revue *Itinéraires* qu'il a fondée en 1956. Ils sont représentés à la direction du FN par Bernard Antony, Bruno Gollnisch, Jacques Bompard (le maire d'Orange), au sein de *National Hebdo* par Yves Daoudal.

Ceux qui ont suivi le schisme de Mgr Lefebvre dirigent la Fraternité sacerdotale saint Pie X, présente dans tous les départements et sur tous les continents. Ils éditent notamment les revues *Fideliter*, *Certitudes*, animent les éditions Clovis fortes d'une dizaine de salariés permanents. D'autres maisons d'édition de cette mouvance accroissent leur activité. Ainsi DFT, compte 3 000 titres à son catalogue de diffusion et en a édité des dizaines. Le Groupe saint Rémi a édité près de 300 livres, souvent des reprints, depuis 1999. Ces structures rééditent *Le libéralisme est un péché* de Dom Sarda y Salvany (Éditions Pamphiliennes), voire la *Revue internationale des sociétés secrètes* de Mgr Jouin, somme conspirationniste éditée entre les deux guerres. La *RISS* est rééditée aussi en 150 brochures, aux titres parfois aussi explicites que *Le Crime rituel chez les Juifs* (par les Éditions Delacroix, en 2001). En marge de ce courant les Éditions de Chiré rééditent Henry Coston, dont la prose antisémite et antimaçonnique alimenta l'extrême droite depuis les années 1930, pendant l'Occupation, jusqu'aux années 1990, dans *National Hebdo*. Le Pen lui-même admet sa dette à son égard.

La tradition monarchiste, s'exprime avec les petits groupes résiduels issus de l'Action française, mais aussi au sein du FN avec Georges-Paul Wagner, qui

présidait l'Institut de formation du parti. Des groupes plus radicaux font grand cas de la figure de Cornéliu Zelea Codreanu (1899-1938) catholique, antisémite fanatique et chef de la Garde de Fer roumaine.

La communauté ethnique comme acteur de l'histoire

La deuxième famille de courants se définit plus par une structure de pensée que par un contenu. Autant les militants catholiques sont prêts à se faire dévorer par les lions plutôt que de faire une concession sur une virgule, autant ceux de la seconde, qui savent tout autant ce qu'ils veulent, sont capables de dire tout et son contraire pour faire avancer leur cause.

Pour eux, l'essentiel ne réside pas dans l'obéissance des hommes à une loi divine absolue, mais dans la préservation du sujet collectif ethnique (France, région, Europe indo-européenne). Ils peuvent se dire racistes (avec les euphémismes imposés par la loi) ou bien se déclarer radicalement antiracistes.

Certains, disciples du belge Jean Thiriart, sont partisans d'une dictature jacobine à l'échelle européenne, d'autres prônent une sorte de socialisme libertaire ou autogestionnaire sur la base de régions ethniques.

Leur matrice commune est la structure de pensée de la Nouvelle Droite, un héritage critique non point du national socialisme en tant que tel, mais spécifiquement des courants, qui, à l'ombre de Himmler, animaient l'*Ahnenherbe* (l'héritage des ancêtres). Cet héritage a été porté par des gens comme l'ancien officier politique des SS français, Saint-Loup mort en 1991, Henri Fenet un des SS français qui défendaient le bunker de Hitler à Berlin en avril 1945 (qui vient de mourir), Jean Mabire historien et gardien du culte, chroniqueur à *National Hebdo*, par Pierre Vial, qui reconnaît en Saint-Loup un père spirituel.

Paradoxalement, cet héritage est plus apparent chez les courants qui se présentent comme modérés et antiracistes autour du GRECE maintenu par l'équipe d'Alain de Benoist, que chez les radicaux proches de Guillaume Faye, chantre de la guerre ethnique, et de Robert Steuckers, animateur du réseau paneuropéen Synergies européennes. Ces derniers fustigent les « nazisteries » du GRECE et de ses publications.

Plusieurs pôles militants ou idéologiques sont issus de l'éclatement de ce courant.

Le GRECE d'Alain de Benoist avec les revues *Éléments* et *Nouvelle École*.

Un pôle « identitaire » avec Pierre Vial, ex-FN ex-MNR qui anime « Terre et Peuple », ainsi que Guillaume Faye, pôle lui-même divisé sur l'attitude à adopter envers l'islam, les courants sionistes. Le nationaliste-révolutionnaire Christian Bouchet, le converti Tahir de la Nive soutenant les musulmans contre les Américains, Guillaume Faye, qui fait siennes les théories d'Alexandre Del Valle, défendant une alliance identitaires/sionistes contre l'islamisme, Robert

Steuckers et son réseau européen sont alliés aux radicaux et influencent la nébuleuse militante issue de l'explosion du MNR de Bruno Mégret.

Journaux et groupuscules identitaires foisonnent, sans impact électoral mais ils contribuent à la formation des cadres activistes.

L'extrême plasticité sémantique de ces courants leur permet en apparence tout et son contraire. Le MNR de Mégret avait un moment intégré à sa direction des militants catholiques traditionalistes (dont plusieurs, bizarrement, venaient du GRECE) et un disciple du mage sataniste Aleister Crowley (1875-1947). Le Gallou prétend mobiliser les « jeunes guerriers économiques » quand d'autres de ses amis éditent des disques contre la mondialisation dont les textes sonnent, à première écoute, comme les discours sur ce sujet d'Arlette Laguiller, de Besancenot, ou de la CNT!

Les néonazis, forment le courant « simplet » de la famille.

Les références au théoricien du fascisme italien Julius Evola (1898-1974), au traditionaliste français René Guénon (1886-1951), au raciologue nazi Ludwig Ferdinand Clauss (1892-1974), au juriste Carl Schmitt (1888-1985) sont nourries par moult études, articles, et des rééditions ou traductions.

Un bon exemple de l'ambition et de l'éclectisme de ce courant est fourni par le recueil « *Aux sources de l'erreur libérale, pour sortir de l'étatisme et du libéralisme* » publié en 1999. Un collectif d'auteurs essaie de combiner les apports de l'antilibéralisme des droites autoritaires avec celui issu de doctrine sociale de l'Église et pour moderniser le tout, avec les travaux du MAUSS, Mouvement anti utilitariste en sciences sociales, plutôt de gauche et édité par La Découverte!

Et si les droites extrêmes de ce tournant de siècle doivent être comprises d'abord dans leurs interactions sociales, politiques, culturelles avec les sociétés européennes contemporaines, il ne fait pas de doute que les visions du monde forgées par les cadres militants se sont nourries d'une grande intimité avec les divesthériciens de la droite révolutionnaire, de bilans plus ou moins critiques des expériences du passé. Ces cadres ont de surcroît largement intégré à leur outillage intellectuel et politique les réflexions d'auteurs tels Jean-Pierre Faye et surtout Zeev Sternhell. Car ces auteurs prennent au sérieux la dimension proprement idéologique et politique des droites révolutionnaires.

Cette remarque permet de comprendre à quel point le rapport de ces cadres avec leur héritage appartient moins au registre de la nostalgie qu'à celui d'une analyse critique, analyse destinée à forger une ingénierie politique retrouvant l'efficacité et le dynamisme des droites révolutionnaires des années 1930, sans s'encombrer de leurs faiblesses.

Bien sûr, seule une minorité des activistes maîtrise effectivement leur propre univers idéologique, mais il ne s'agit pas de cadres isolés qui auraient réfléchi contre ou en marge des mouvements auxquels ils appartenaient.

Ces idéologues militants sont les meilleurs éléments, les intellectuels organiques issus de la décennie de volontarisme idéologique du FN, qui a permis, entre 1989 et 1999, de transformer la fragile fédération de chapelles politiques ralliées au bagout de Le Pen en un appareil idéologiquement structuré par les intuitions fondamentales des droites révolutionnaires.

Oublier cette ambitieuse entreprise d'aggiornamento qui a fait du FN, durant une décennie sans doute la formation politique la plus soucieuse d'idéologie, de refondation politique, conduit à se méprendre gravement sur la nature de ce parti, et de l'encadrement politique de l'extrême droite française.

Opérer plus qu'un rapide survol est impossible. La tâche nécessaire aurait l'ampleur du travail effectué par Jean-Pierre Faye dans *Langages totalitaires*, et par Zeev Sternhell dans ses principaux ouvrages.

Ce travail est néanmoins indispensable. Il permettrait en effet d'établir, sans contestation possible, la spécificité idéologique de l'appareil du principal parti d'extrême droite européen. Cela ne fait pas des électeurs du FN des fascistes doctrinaires. Mais cela permettrait d'établir qu'en 2001, 20 % des Français ont voté pour les chefs de deux appareils qui méritaient d'être décrits soit par ce terme soit, au moins, par une formulation historiquement moins chargée, mais politiquement équivalente.

Biblio

Alain Bihr, *L'Actualité d'un archaïsme (la pensée d'extrême droite et la crise de la modernité)*, Lausanne, Éditions Page deux, 1998.

Arnaud Imatz, *Par-delà droite et gauche*, Éd. Godefroy de Bouillon, 2002.